

## Le temps déborde / sans fin

Marie Claire Lanctôt Bélanger

---

Number 152, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87893ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Lanctôt Bélanger, M. (2018). Le temps déborde / sans fin. *Les écrits*, (152), 33–39.

## MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

### *Le temps déborde / sans fin*

Commencer par la catastrophe. Là où la nature lui parut si hostile, où l'arbre brisa le crâne, où la neige rougit des gouttes lentes tombant du front, où le ciel déjà opaque perdit toute lumière, où la respiration se fit haletante, pénible, pour ensuite s'éteindre, où un grand silence, une profonde stupeur, une incrédulité paralysèrent les témoins de l'accident ramassés en cercle gelé, cristallisé sous le froid que lui seul sentit profondément l'envahir. Elle n'y était pas. Elle était, elle aussi, depuis quelques heures, rescapée d'un accident qui nécessitait une urgente chirurgie. Elle n'en sut donc rien. Elle l'apprit au sortir de l'anesthésie. Elle ne comprit rien, entre vertiges et nausées déclenchés par le choc. Prisonnière dans un corps dont certaines parties devenues étrangères l'éloignaient de la profondeur du drame.

Elle resta longtemps momifiée, visage fracassé, enlaidi, sans vraiment croire en l'absence. Ralentie, mouvements arrêtés, figée, souvent hagarde. L'absence s'étendait en elle et autour d'elle. Les choses, le temps, les gens s'éloignaient sans qu'elle ne chercha à retenir quoi que ce soit, qui que ce soit. Elle se disait parfois qu'il était temps qu'il revienne, comme il revenait habituellement aux vacances, aux congés scolaires. Elle arrêta, sans le décider, de jouer du piano, mais écouta sans fin un des disques qu'il venait d'acheter pour faire rempart au *rock and roll* qu'il aimait et détestait à la fois, disques trop classiques, trop connus : Tchaïkovski, Beethoven, Chopin. Elle possédait

un petit système de son avec une manette permettant de reprendre en boucle le disque qui y était déposé. Elle choisit Chopin, proche de ses études de piano, et se mit à l'écouter, sans fin.

Elle se levait la nuit, quasi somnambule, pour arrêter le mouvement qui aurait pu tourner aveuglement jusqu'au petit matin. Aujourd'hui, elle trouve que Tharaud joue Chopin trop vite, trop fort. Le pianiste d'alors savait qu'il ne fallait pas tout réveiller, tout faire virevolter. La douleur faisait trop de dégâts autour d'elle. Elle cessa rapidement de sentir la sienne. Elle continua à s'absenter. Jusqu'au jour où quelque chose éclata, paralysant son corps. Ce que l'on pourrait nommer aujourd'hui *hystérie* la cloua au lit. Allongée, peut-être auprès de lui, comme le seraient des gisants, à la date anniversaire de la catastrophe. Elle n'y comprenait rien. Les mots manquaient pour nommer cette douleur, pour ne pas laisser le vide occuper tout l'espace intérieur, ni l'abandon étendre son ombre.

Chopin, joué lentement, à bas bruit, tournait pour elle. Elle avait du mal à marcher. Elle attrapa la poésie au passage. Celle d'un poète mort à trente ans, si beau sur une des rares photos où il apparaissait. Il ressemblait à l'absent. Maintenant, elle le sait, mais à cette époque, aucune correspondance ne s'établissait pour lui venir en aide. Hector de Saint-Denys Garneau – avec son mystère, sa disparition hâtive dans une barque à la dérive plutôt que dans la neige – devint sa sentinelle: « Ne me dérangez pas, je suis profondément occupé ». Elle le répétait au féminin, « occupée ». Elle était un territoire « occupé »: « Dans ce manque d'air / Ici sans espace qui est toute la danse ». Souvent elle marmonnait les vers, avançant péniblement à travers les images, les mots, les sons. La solitude étale, totale, l'enfermait. Toujours un peu hors d'elle-même, dans les livres, les histoires des autres, les malheurs des autres et plus tard, le secours des autres.

Peu à peu, le livre de poésie se défit en mille feuillets. Elle continua de le transporter tel un fragile et précieux viatique, contre sa peau.

Son corps adolescent se blessait souvent pour s'empêcher d'avancer. Elle dut utiliser des béquilles. Elle se rapprochait ainsi de lui puisqu'il y avait, autrefois, eu recours. Tout criait son chagrin sans qu'elle le reconnaisse. Effets de cette douleur tapie, silencieuse, dont elle connaît aujourd'hui les ravages et qui ne lâchait jamais son emprise jusqu'à être célébrée dans la fascination de la mort. Elle portait le deuil. Sans savoir pourquoi, elle se mit à écrire ses rêves. Il était présent dans un grand nombre d'entre eux. Il était vivant, riait, jouait, déclamaient comme il l'avait toujours fait. Il se moquait d'elle. Presque sans masque. Plus tard, il figurera sous la déformation afin que s'y camoufle le désir incestueux. Écrire son journal prit beaucoup de place. Elle savait qu'il en avait, lui aussi, tenu un jusqu'au dernier jour. L'encre aujourd'hui doit être altérée. Elle n'y a pas accès. Elle ne peut rien vérifier. Parfois, sa mémoire aimerait toucher l'encre des mots qu'il a écrits, les lire, feuilleter les pages froissées, délavées, voir des photos pour donner un semblant de réalité aux souvenirs qui se fanent ou se condensent. Les archives sont des constructions arrachées à ce que Pontalis appelle avec justesse la «sépulture de l'oubli».

Le temps passe, «le temps déborde» comme l'a écrit Éluard après la disparition de sa compagne. La vie reprenait ses droits, avec l'école au creux du quotidien. Elle écoutait les compagnes raconter leurs premiers baisers. Pontalis note, à la suite de Beckett, que souvent les premiers émois sexuels sont liés à la mort, dans un délicat tressage d'Éros et de Thanatos : «Le premier émoi lie l'excitation sexuelle et la présence, tout à côté, de la mort.» Jusqu'ici, chez elle, l'amour se disait sans tenir compte de la chair. Les filles lui enseigneront crûment

l'importance des lieux du corps où suintent les muqueuses, où triomphe l'excitation sexuelle particulièrement troublante à l'adolescence. Les baisers longs et profonds lui semblaient dégoûtants. Si elle n'avait pas été arrêtée par sa douleur sourde et aveugle, se serait-elle livrée comme les autres à toutes ces sensations fortes? Aurait-elle repris possession de son corps? Aurait-elle voulu plaire davantage, devenir belle? Aurait-elle porté des robes claires, du rouge aux lèvres et activé le retour aux sources de la vie?

Un jour, alors que Chopin tournait toujours, évoquant inlassablement le souvenir de l'absent, son livre de poésie disparut. Elle eut beau le chercher partout, dans tous ses zigzags, ses désordres, ses recoins. Elle ne le retrouvera pas. Elle le remplacera par un petit livre sur ce poète. Un livre qui le raconte, qui se bute toujours à l'énigme de sa mort. Ses longs séjours à la bibliothèque lui permirent de renouer avec les mots du poète: «Quant à toi dépasse la tour, / Allonge la main au faite de la tour / Et fais signe à ceux qui n'ont pas de vue au-dedans. // Fais ce silence et parle ces signes». Elle y recueillait le silence et la parole qui devinrent les compagnons de ses jours.

Elle multiplia les poètes, cherchant une réponse à une question qu'elle n'arrivait pas à formuler. Plus tard, beaucoup plus tard, le livre réapparaîtra sous son aspect presque moribond, effiloché, moisi. C'était son père qui, sans le dire, inquiet de la santé de sa grande fille, croyant la protéger du dangereux désir de mourir, l'avait confisqué. Il ne l'avait pas jeté – il aimait trop les livres pour commettre un tel geste –, mais l'avait caché sous son matelas et attendait le bon jour pour le lui remettre. Ce fut lors d'un déménagement qu'il le retrouva et le lui rendit. Elle avait oublié que l'on pouvait se soucier d'elle. Elle ne percevait qu'indifférence en elle et autour d'elle.

Elle devint sensible aux mois de février, aux dates anniversaires, à une certaine qualité de neige qui brouille les horizons, voile la vue, oblige à rentrer la tête dans son col ou son manteau sans regarder où l'on va, sans repérer le tronc d'arbre vers lequel on fonce. À l'adversité de l'hiver. Sur le seuil de la porte, elle craint encore un retour à la maison qui lui apprendrait un accident, une mauvaise nouvelle, une disparition. Son chagrin ressemble à tous les autres, ses effets aussi. Philippe Forest le nomme ainsi : « Quoi qu'on perde, on a le sentiment étrange d'avoir tout perdu avec l'être ou l'objet qui disparaît. La disparition réveille le grand sentiment d'abandon qui ne désespère jamais, contre lequel on se protège comme on peut mais duquel personne ne triomphe longtemps. En perdant quelque chose à quoi l'on tient, c'est soi-même que l'on perd du même coup. On se perd. »

Un matin, en écrivant la date dans son cahier, le définitif de l'absence la saisit. Et, dans le même vertige, son éphémérité : elle aussi est mortelle.

\*

Aujourd'hui, longtemps après, elle frôle encore la catastrophe. Elle ne s'est pas rendue à sa séance cet après-midi. D'habitude, peu avant l'heure convenue, elle laisse d'une voix caverneuse un message téléphonique : elle fait face à une urgence professionnelle, elle est débordée, elle est en réunion d'équipe, elle est malade, au lit. Elle n'a jamais demandé à faire respecter, dans son milieu de travail, l'horaire de ses séances de psychanalyse. Elle s'efface, devient abstraite, tourne en rond sur elle-même, pour s'éviter. Puis, elle réapparaît. Je serai toujours là à l'attendre. Elle arrivera en retard, s'allongera, reprendra un récit, une interrogation, un malaise dont elle

a l'impression de m'avoir déjà parlé: «Je vous l'ai déjà dit, je crois». Je devrai être au courant de tout ce qu'elle aimerait me raconter entre ses présences qui se font de plus en plus rares. Égrenées. Écourtées. Gagnent-elles pour autant en intensité? Deviennent-elles plus précieuses? Elles devraient être les dernières d'un long parcours qui n'arrive pas à se terminer.

Cette fois, point d'appel. J'attends. Elle ne viendra pas. Je suis étonnée, troublée. Je prends le livre qui traîne sur mon bureau depuis quelques mois. C'est *L'écharpe rouge*, acheté quelques jours avant le décès de son auteur, Yves Bonnefoy. Je le lis lentement. Je cherche à retrouver l'illumination qui surgit autrefois lors de la lecture de *L'arrière-pays*. J'y avais alors senti un contact presque charnel avec les mots et perçu de tout mon être le clair-obscur, la vibration de la lumière qui «naissait de la couleur même des choses». Entre Piero della Francesca et de Chirico, remarqué dans l'excès de la perspective et l'ombre portée plus importante que les objets ou les formes elles-mêmes: «Qu'est-ce qui pouvait me servir de grille? La représentation de la terre et du ciel puisque l'arrière-pays, c'est un regard sur le lieu proche.»

J'aurais aimé être ce voyageur par instants immobile qui parfois se souvient, parfois avance, parfois erre, d'orages en couchants, en embrasements, en lumières. L'écaillage des fresques créant ce tableau intérieur semblable à celui du rêve où l'inconscient trouble les horizons, brouille les temporalités, efface les frontières. Monde ouvert, monde souterrain, monde de la solitude, dans lequel se profilent des ombres inquiétantes, se raniment les souvenirs embués et rôdent des spectres effrayants. Être un voyageur qui découvre *l'arrière-pays*. Et qui apprend au pas lent d'un cheval pie à tamiser les peurs, les miennes et celles des autres. J'ai cherché un apaisement à travers ce lieu inaccessible, ces horizons sans fins, cette voix particulièrement suave, «cet ébranlement intérieur».

J'ai ressenti le même mouvement alterné de séduction et d'opacité dans les *Deux Scènes*. Entre la mort du couchant et la naissance du poète, ce récit tissé à même le rêve – dans la fièvre des mots, des images, de la lumière traquée partout où elle se cache et s'embrase –, à la fois exalte et souffre du double lieu. Partir. L'illusoire désir de partir, de tout recommencer ailleurs et d'échapper à ce qui se ruine ici. C'est sur ce seuil que se fige cette femme: pour une énième fois, elle quitte tout, part au loin. Mais cette fois, alors que le départ est enclenché, elle hésite, s'arrête. Elle ne veut pas s'abimer dans la perte. Sans fin.

